

L'avenir de l'homme est la femme

« L'avenir de l'homme est la femme. » Le poète Louis Aragon l'écrit dans un poème en 1963.

Vous l'avez vu lors de vos travaux et recherches pour ces concours qui vous réunissent aujourd'hui, l'Antiquité traitait la femme autrement. Et ce traitement a perduré : la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, de 1789, est au masculin et celle qui en a écrit la version féminine deux ans plus tard, Olympe de Gouges, a été guillotinée pour ses faits de militantisme. Elle partait du principe que les femmes, par nature, ont les mêmes capacités intellectuelles que les hommes et devraient donc disposer des mêmes droits. Ce ne fut pas le cas au lendemain de la Révolution et pendant longtemps encore. Je vous propose de faire quelques focales qui ne se veulent en rien exhaustives sur le statut de la femme et la manière dont elle est traitée dans une période plus contemporaine.

Personnellement, je me suis posé la question de savoir si la femme est vraiment l'égale de l'homme. Ça a été l'objet d'une recherche au sens scientifique du terme.

Parlons d'abord définition. Le dictionnaire Larousse de 1956. Pour lui, la femme est : « Compagne de l'homme : épouse. Celle qui est ou a été mariée. » Ainsi le terme femme n'est envisagé que par son statut en rapport à l'homme, sinon il s'agit d'une fille qui selon ce même dictionnaire est : « personne de sexe féminin, considérée par rapport aux parents. » La femelle était « l'animal du sexe féminin ». En 1956, il n'y avait donc pas de termes pour définir une femme autrement que par rapport à un mari ou des parents. Cela peut vous paraître anecdotique mais en réalité c'est révélateur d'un statut qui n'est pas si éloigné de celui de l'Antiquité que vous avez étudié. La femme, depuis toujours, est considérée seulement dans son rôle d'épouse et de mère. C'est là seulement qu'elle peut s'épanouir. Toute digression individuelle rend son autrice marginale, sulfureuse et stérile.

Vous avez peut-être étudié Sappho mais prenons l'exemple plus contemporain de Simone de Beauvoir. Dans son œuvre majeure, *Le deuxième sexe*, en 1949, elle dénonce la hiérarchisation entre les sexes et la fabrication de la femme soumise. Elle fut la muse du grand philosophe Jean-Paul Sartre, son « amour nécessaire », autrement dit son amour principal parmi des « contingents », passagers, accessoires. Sa vie et ses mœurs ressemblent à ceux de Sappho, elle fut décriée mais elle est aujourd'hui considérée comme la mère du féminisme. Dans son ouvrage, *La force de l'âge*, publié en 1960, elle écrit : « le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales ». Elle a donc refusé le mariage et ne s'est donc pas réalisée en tant que femme de son époque selon la définition du Larousse. On peut parler de déterminisme. C'est la société qui maintient la femme dans une situation d'infériorité, qui lui attribue un rôle dans lequel elle est censée exceller par nature. Mais pour Simone de Beauvoir, le mariage est une institution bourgeoise qui ressemble à la prostitution, la femme est sous la domination de son mari et ne peut s'en libérer. Ce n'est qu'une loi du 13 juillet 1965 qui a permis à la femme de travailler sans l'autorisation de son mari et d'ouvrir un compte en banque. Elle n'a le droit de porter un pantalon que depuis 2013. Et oui, certaines d'entre vous ont peut-être été hors la loi enfants...

Dans le *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir écrit « on ne naît pas femme, on le devient » mais son père lui disait qu'elle avait un cerveau d'homme. Pour comprendre, revenons à la notion de déterminisme. Il s'agit d'une doctrine philosophique selon laquelle les actions de l'homme, ou de la femme, sont soumises à un ensemble de causes extérieures, des lois naturelles. C'est en s'appuyant sur cette doctrine que les rôles sexués se sont ancrés dans la biologie. Naturellement, la femme est empathique, bienveillante, elle aime prendre soin. Elle est à sa place dans son foyer, de toute façon une femme n'a pas le sens de l'orientation vous l'avez certainement entendu. Nombreux pensent qu'hommes et femmes n'ont pas le même cerveau, c'est pourquoi elles ne s'intéressent ni à la politique, ni aux sciences,

ni aux mathématiques. J'ai posé la question à la neurobiologiste Catherine Vidal, spécialiste de la construction et de la dégénérescence du cerveau. Selon cette scientifique, il est vrai que bien souvent, effectivement, hommes et femmes n'ont pas le même cerveau. Mais il faut savoir qu'à la naissance le cerveau humain est très peu développé. C'est un organe plastique qui se construit selon la manière dont il est stimulé, par les interactions avec l'environnement familial, social et culturel. Ce sont donc les normes de la société et l'éducation qui vont influencer son développement et qui en font souvent des cerveaux différents selon le sexe. La bonne nouvelle, c'est que le cerveau peut sans cesse se remodeler en créant de nouvelles connexions neuronales selon ce pour quoi on le sollicite. Même si une petite fille a reçu des poupons dans son enfance et tout le nécessaire pour en prendre soin, elle peut s'intéresser à l'astronomie et recevoir un prix Nobel.

Concernant ce point, cela n'a pas toujours été le cas. Je voulais vous parler de l'effet Matilda. Ce phénomène a été mis en évidence par l'historienne des sciences Margaret Rossiter au début des années 80. Elle décrit la manière dont les femmes scientifiques sont peu reconnues et ne bénéficient pas des retombées de leurs découvertes qui sont systématiquement attribuées aux hommes. Par exemple, Marthe Gautier qui est décédée le 30 avril dernier. C'est elle qui a découvert l'origine de la trisomie 21 en 1958. Son laboratoire ne disposait pas d'un appareil assez précis pour photographier le chromosome responsable. Elle a donc confié ses lames à un collègue, Jérôme Lejeune, qui s'est finalement attribué la découverte. Ce n'est que 50 ans plus tard que la communauté scientifique a reconnu le véritable découvreur.

La première victime connue de cet effet Matilda est l'italienne Trotula de Salerne qui, au XI^{ème} siècle, a écrit un traité de gynécologie devenu l'ouvrage de référence au Moyen Age. Mais il fut attribué à des hommes car il était impensable qu'une femme puisse avoir de telles connaissances en médecine. On n'a pas reconnu non plus le rôle de Mileva Maric Einstein dans

l'élaboration de la théorie de la relativité. Son mari reçoit le prix Nobel et elle... une pension pour subvenir aux besoins de ses enfants. Rosalind Franklin découvre l'ADN mais, en 1962, le prix Nobel de médecine est attribué à trois hommes. Lise Meitner, physicienne d'origine autrichienne, participe largement à la découverte de la fission nucléaire mais c'est son collègue Otto Hahn qui a reçu le prix Nobel de chimie en 1944.

Seule Marie Curie a échappé de justesse à cet effet Matilda grâce à l'insistance de son mari qui souhaitait la mettre en avant, à hauteur de sa participation à leurs travaux communs.

Ces exemples sont anciens, me direz-vous mais cette idée que les femmes seraient intellectuellement inférieures aux hommes circule encore de nos jours. Ainsi en 2011, Eric Zemmour répondait lors d'une interview : « *les femmes ont une forme d'intelligence différente de celle des hommes. Et les grands génies sont hommes. Je sais que ça ne se dit pas mais c'est la vérité* ». Je cite là un candidat aux élections présidentielles qui a obtenu 7,07% des suffrages. Et le fronton du Panthéon qui affiche : « La patrie reconnaissante à ses grands hommes » pourrait lui donner raison s'il n'accueillait pas Joséphine Baker depuis le 30 novembre 2021, qui a rejoint Simone Veil, Marie Curie, Germaine Tillon, Geneviève de Gaulle-Anthonioz et Sophie Berthelot. Les femmes sont désormais reconnues mais il faut rester vigilant.

Ces femmes ressemblent aux personnages antiques que vous avez étudié pour vos affiches. Elles sont exceptionnelles. Qu'advient-il de la femme du quotidien ? Il est toujours question de l'ancrage sociétal des rôles des hommes et des femmes. Aujourd'hui, il est plus question de genre que de sexe. En 1990, dans son ouvrage *Le trouble dans le genre*, Judith Butler écrivait que la féminité comme la virilité sont des comportements socialement et historiquement construits. La dénonciation des rôles sexués semble acquise. Pour s'en affranchir, il est vrai que de nos jours, il est davantage question de genre que de sexe. Il

s'agit d'une identité choisie dans laquelle le sexe se dilue, avec des parts de masculinité et féminité dosées et fluctuantes. Vous en connaissez les déclinaisons mieux que moi. Cela suffit-il pour s'affranchir des discriminations ?

Revenons aux définitions. Dans le Littré de nos jours, la femme est un « être de sexe féminin », elle n'est plus seulement la compagne de l'homme et si elle l'est encore, c'est seulement parce que c'est le vocable synonyme d'épouse. Alors pourquoi parle-t-on encore de discriminations ? Et bien parce qu'il y a encore des différences biologiques entre les sexes. Il n'est bien sûr plus tout à fait question de cerveau mais davantage de procréation. Si aujourd'hui la femme est distinguée c'est par rapport à ces facultés. La distinction n'est d'ailleurs pas toujours négative. Par exemple, prenons le congé maternité. Il a précédé le congé paternité et reste aujourd'hui plus long. Car c'est bien la femme qui est éprouvée physiquement par l'accouchement. Sur le plan de la biologie, c'est immuable. Mais sur le plan des rôles sociaux, on permet aujourd'hui à l'homme de prendre sa place auprès de l'enfant, de « pouponner », de « mater ». La mère n'a plus le monopole du prendre soin, l'empathie n'est plus une qualité féminine. Ce sont désormais des qualités partagées quel que soit le sexe.

Il reste que le sexe de la femme est résolument différent et suscite encore des traitements différents et parfois discriminatoires. Certaines distinctions sont justifiées, c'est ce que l'on appelle en droit la non-discrimination (qui n'est pas l'égalité), autrement dit, le traitement différent de personnes placées dans des situations différentes. Mais d'autres sont clairement avilissantes.

Le traitement réservé aux femmes en Afghanistan rappelle celui de la Grèce antique. Le corps de la femme est voilé entièrement car il est source d'envie sans que l'on prenne en considération le consentement de la femme, c'est ainsi nier son autonomie et son pouvoir de décision, nier sa personne même, la réifier du latin

res : la considérer comme une chose. Le droit de disposer de son corps est remis en question aux Etats-Unis par les détracteurs du droit à l'avortement. Le viol systématique est encore utilisé comme arme de guerre dans les conflits contemporains comme celui qui sévit en Ukraine. Le corps de la femme reste un enjeu de pouvoir, un objet à dominer.

« L'avenir de l'homme est la femme. Elle est la couleur de son âme. Elle est sa rumeur et son bruit. Et sans elle, il n'est qu'un blasphème. » Cet extrait du Fou d'Elsa de Louis Aragon que je complète à la fin de mon propos, paraît survaloriser la femme. Le blasphème est une parole ou un discours injurieux contre ce qui est considéré comme sacré. Considèrerait-il que la femme est sacrée ? En réalité, elle ne l'est pas plus que l'homme pour le poète. Il se réfère en fait à une citation de Karl Marx. Cet homme est en partie à l'origine du communisme et dénonçait l'exploitation de l'homme par l'homme. Cela signifie que l'humanité n'advient que lorsque les hommes considèreront les femmes comme leur égal et cesseront de les déshumaniser, de les déconsidérer, de les réduire. S'il y avait un mot pour conclure ce serait « considération », c'est-à-dire le respect de l'autre pour ce qu'il est, quel que soit son sexe ou son genre.